

Rehiuva politiqua

Autor(en): **C.T.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **36 (1898)**

Heft 1

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-196680>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
 PALUD, 24, LAUSANNE
 Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
 St-Imier, Delémont, Bienne. Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
 Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50 ; six mois, fr. 2,50.
 ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
 S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
 Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
 Étranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
 la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Cloches de minuit.

L'année 1897. — Une conspiration à Lausanne.
 Ouvriers en joggette.

La nuit dernière, au coup de minuit, notre belle sonnerie lausannoise nous annonçait que l'année 1897 avait terminé sa carrière et s'en allait dans ce passé d'où l'on ne revient pas.

Et nous avons assisté avec indifférence à l'agonie de cette vieille amie, déçue, peu regrettée du grand nombre, et que nous avons vue si jeune, cependant, si pimpante et pleine de promesses, il y a 365 jours seulement.

Que nous laissons-tu de tes jours envolés, année fugitive, quelles sont les joies durables, les bonheurs dont nous pouvons garder un souvenir sérieux ? Qu'as-tu apporté dans notre vie, sinon des déceptions ou des plaisirs vite fanés ?... Ton dernier soleil a lui dans un ciel embrumé et tu nous as quittés sans que rien vibre en nous, pas une larme, pas un regret !

Au contraire, quand la grande et solennelle voix des cloches a annoncé au loin que tu avais vécu, nombre de gens se sont embrassés, le verre en main, avec des souhaits joyeux sur les lèvres pendant que tu agonisais.

Tout notre espoir est donc en celle qui te succède, à l'année 1898. Puisse-t-elle combler nos vœux à tous ; puisse-t-elle consoler les affligés, soulager les misères du pauvre, attirer le cœur des privilégiés de ce monde et apporter un sourire, un rayon de contentement sur tous les visages !

Il n'y a pas si longtemps que la municipalité de Lausanne a voulu permettre la sonnerie de minuit pour annoncer le renouvellement de l'année : dix ans au plus, malgré les demandes réitérées de la population. Aussi l'obstination incompréhensible de nos autorités locales d'alors donna-t-elle lieu à une petite conspiration habilement ourdie, et qui ne fit pas mal de bruit. Bien que nous en ayons déjà parlé, en son temps, l'incident est assez curieux et amusant pour être rappelé.

C'était en 1877. De nombreuses pétitions dressées à la Municipalité pour obtenir la sonnerie demandée avaient été repoussées. Dès lors, une sourde rumeur se fit dans le public, et des hommes dévoués prirent résolument en main la cause de *Marie-Madeleine* et de ses quatre compagnes.

Au dernier moment, ils firent une dernière démarche à l'Hôtel-de-Ville : même refus.

En désespoir de cause, ils se frappèrent le front, cherchant le moyen de remplacer le concert aérien si vivement désiré.

Aurait-on recours aux cloches des localités voisines ?... La tâche était réellement trop lourde. Deux de ces cloches seulement pouvaient être transportées, le bourdon de Jouxens-Mézery et la cloche du Chemin de fer d'Enhallens. Mais, quant à cette dernière, l'homme chargé de courir devant la locomotive pour annoncer le danger déclara positivement que la cloche et lui ne faisaient qu'un, et qu'on lui

passerait sur le corps avant de s'emparer de cet instrument.

Nouvelle déception. Impossible de carillonner avec le bourdon seul.

La nécessité de renoncer aux sonneries rurales fit surgir une nouvelle idée.

Quelques habitants de St-Laurent proposèrent de mettre à contribution la cloche du quartier, mais un des assistants fit observer que celle-ci étant fêlée, on manquerait totalement le but ; ses sons durs, aigrés, sans ondes sonores, agaceraient évidemment les nerfs de la population déjà trop irritée.

En face de ce nouvel écueil, quelques hommes se détachèrent du groupe et demandèrent douze camarades courageux et dévoués qui ne tardèrent pas à se présenter. Puis ils se rendirent ensemble près du petit bois de Beaulieu. Là, semblables aux hommes du Grütli, ils se livrèrent à une discussion sérieuse, et reconnurent que la dernière ressource qui leur restait consistait à s'emparer purement et simplement des cloches de la Cathédrale.

Il faisait un magnifique clair de lune. Le silence régnait dans le petit bois dépouillé de verdure, et nul être humain, étranger à la conspiration, ne foulait la péieuse fiétrie.

Ils se rangèrent en cercle, et tous jurèrent d'exécuter leur projet, en s'écriant avec Schiller :

Balancée au-dessus de la verte campagne,
 Que sa bruyante joie ou sa plainte accompagne
 Les scènes de la vie en leurs jeux inconstants ;
 Qu'elle soit dans les airs comme une voix du temps ;
 Que le temps mesuré dans sa haute demeure,
 De son aile en fuyant la touche heure par heure ;
 Aux voluptés du crime apportant le remords,
 Qu'elle enseigne aux humains qu'ils sont nés pour
 Et que tout ici-bas s'évanouit et passe. [La mort,
 Comme sa voix qui roule et s'éteint dans l'espace.

C'était 11 heures de la nuit.

Le cercle se rompit, et nos sonneurs partirent par petits groupes, afin de ne pas attirer l'attention. Un d'entr'eux serait fiévreusement dans sa poche la clef qui devait leur ouvrir la porte du clocher ; car s'il est avec le ciel des accommodements, il en est aussi avec ceux qui ont leurs entrées dans la basilique.

À minuit moins quinze minutes, tous les conjurés se trouvaient réunis sur la terrasse, porteurs d'un panier de vin destiné à donner des forces à ceux qui devaient tirer la corde.

Enfin la petite porte s'ouvrit, et deux ou trois des plus zélés s'engagèrent dans l'escalier étroit pour reconnaître les lieux, tandis que les autres gardent le panier. Quelques instants s'écoulèrent ; un signe est donné et tous se préparent à monter... Oh ! fatalité ! un agent de police survient, donne un tour de clé sur les prisonniers, et s'en va chercher main-forte.

Quelle finesse d'oreille, quel flair ! Cet agent qui se promenait sur le Grand-Pont avait entendu la petite porte du clocher grincer légèrement sur ses gonds, et de courir sur sa proie !

Les compagnons qui gardaient le panier, n'ayant pas reçu l'ordre d'en faire du vin vieux, crurent sage de le liquider sur place, s'égayant ainsi pendant que leurs camarades

broyaient du noir, n'osant ni descendre ni monter dans le périlleux sentier où ils avaient la perspective de rester jusqu'au lendemain. Ils se souhaitèrent mutuellement une bonne année et attendirent. — Une demi-heure plus tard, ils étaient rendus à la liberté.

On tremble en songeant aux conséquences qu'aurait pu avoir cette conspiration si bien ourdie. Vous représentez-vous les cinq cloches mises en branle par des mains inexpérimentées ; les cordes si puissamment attirées par ces masses en mouvement, assommant contre les poutres les sonneurs maladroits ! Vous représentez-vous l'effet de ce carillon désordonné sur une population non avertie et voyant arriver avec vacarme toutes les pompes à incendie des environs ! Que de scènes intimes troublées ; que de baisers paralysés ; que de serremments de mains rompus !

Les événements que nous venons de retracer firent, comme bien on pense, durant le reste de la nuit, les frais de la conversation dans tous les cafés de la ville. Un nombreux groupe d'ouvriers, entre autres, s'en entretenirent d'une façon si vive, et avec des opinions si divergentes qu'ils finirent par régler l'affaire à coups de poing.

Quoique la mêlée fût complète, elle ne faisait cependant pas présumer de bien fâcheux résultats ; mais elle produisit assez de vacarme pour attirer trois agents de police. A la vue de la force municipale armée de cannes plombées, tous les émeutiers prirent la fuite, sauf un ouvrier cordonnier qui cherchait son chapeau.

Un des agents le saisit au collet en lui disant :

— Vous allez nous renseigner immédiatement sur tout ce que vous savez de cette bagarre, afin que les promoteurs soient punis.

— Eh ben, m'essieu, répond le pauvre garçon tout ahuri, je vous assure que je ne sais pas grand'chose, j'ai été dessous tout le temps.

L. M.

Rchiuva politiqua.

Hiai deveindro dè Sylvestre, quand lè redodzo ont zu hiai lè dozè coups dè la miné, l'an noinante-sa a rebedoulà avau lè dérupoito sont dza relèguà du granteim lè fusis à bassinets, lè craijès, lè muzettès, lè z'épolettes, lè brego, lè crinolines et on moué dè vilho z'affèrès dâi z'autro iadzo.

Et ti lè z'ans ceim àodrè dinse tant qu'à la fin dâo mondo que ma fâi gâ po cliâo que saront quie ào momeint io la terra preindra fu, que tot sarè soupliâ et frecassi et que dzeins et bitès bourmèront dein clia fornèse ! Por mè, ne voudre pas l'âi mè trovà, à mein que ne sc'yé coumeint cè bon vilho menistre dè pè Màodon qu'avâi de dinse à n'on prèdzo, dein on teimps io on devezavè dè clia fin dâo mondo : « Préparez-vous, mes chers frères ; la fin du monde est annoncée pour le mois de juin de cette année ; à ce moment-là, la terre s'entr'ouvrira, tout ce qui est vivant à sa surface

sera englouti, les bêtes et les gens mourront, et peut-être moi aussi ! »

Ora que n'ein don tsandzi d'armana et que n'ein dza eintanà lo premi dzo de cé nové an, on pào bin dévezà on bocon de tot cein que s'est passà dein stu mondo tandi cliào dozè derrai mài.

On pào pas onco tant sè pllieindrè de noiantè-sa ; n'ein zu prào fein, prào aveina et prào recoo, lè truffès, lè ravès et lè z'abondances ont bin reindu, lè vagnès ont onco prào bailli et n'ein zu n'a boun'annaie.

Mà quin grabudzo pè lo mondo ! Cein a coumeinè dza ào mài de févrà et l'est lè Turques et lè Grèques, qu'étiot ein bizebille du grantein, qu'ont coumeinci à fèrè lè fous et vaiets porquieit :

L'ai y'a ào fin bà de la carta n'a granta gollie qu'on l'ai dit la Miterranée et ào bi maitein de cliìa gollie l'ai y'a on grand ilot d'on part de pousès de bon terrain que l'ont bati la Crèta ou l'île de sucre candi.

Lè Grèques preteindont avai drài à cè terrain, po cein que l'aviont d'ai vilho z'atto et l'ont einvou ào surtan on mandat de comparuchon ; mà, coumeint n'ont pu s'arreindzi ni dévant lo dzudzo de pé, ni dévant lo tribunal, sè sont traità ein après de totès sortès, hormi què brav'homme. Adon lo surtan que tegnài formo à cliìa Crèta et que ne voliàvè pas bastà sè peinsà :

« Ah ! cliào crazets de Grèques volliont fèrè dinse ! pas tant de cè commerço, ne vein lào bailli n'a vouistaie ào tot fin po lè fèrè dzoure ! »

Adon, du cè momeint, lè piquietès ont traci portà lè z'oodrè, lè bataillons sè sont rasseimbià d'ai dou côtés et l'ont coumeinci à s'eimpougni.

L'est lo valet ào rài de Grèce, qu'a marià la cherra à Guelioumo, que coumandàvè lè Grèques, et ma fài, sè sont taupà bin adrài : mà que voliàvè-vo que pouessont fèrè dévènt lè Turques qu'étiot la maifi de pllie ? Diont assebin que Guelioumo avai prêtà d'ai z'officiers ào surtan et on part de bataillons de Chouabes. Se l'est verè, n'est-te pas onna vergogne de fèrè dinse à n'on bio-fràrè ?

Sè sont don trevouni et tsaplià tandi on part de mài ; lè Turques tegniont bon, kà l'aviont adè lo dessus et lo surtan, que cabriolàvè de dzouie, sè peinsàvè bo et bin d'apondre la Crèta et minameint la Grèce à son territoire ; mà harte-là ! François à Dzozet d'Autriche, Omberto, lo rài d'ai macarounis, ci de Russie. Guelioumo, lè Français, la tanta Vittoire ài Godèmes, sè sont peinsà : « No faut tot parà pas laissi medzi dinse cliìa pourra Grèce. Et po la reveindzi sont ti zu perlé avouè d'ai liquietès et l'ont de ào surtan : « Ora, l'est bon, se vo repipà on mot, l'est à no que vo z'arè à fèrè ! »

Adon l'ont bastà ; la Grèce a payi n'indamità, l'ont nonmà on n'espèce de bailli à la Crèta po surveilli lo commerço et la pé a été fête !

Po cein qu'ein est de l'Étalie, n'y a pas grand tsoudze à derè. Lo vilho Crispi est adè relèguà dein la vilhe ferraille et paret que cé qu'a été nonmà à sa pllice est on cràno zigue et que sà bin fèrè marsi lo commerço.

Ein Espagne, cein va adè tot pllian et n'ont pas onco bōtsi avouè lè carlistes et cliào de Tiubà. Lo petit rài va à l'écoula et c'est adè lo premi ; mà paret que baillè d'ao fi à retoodrè ào règent, kà n'est pas foo po lè verbes ; sa mère qu'est, coumeint on derai mère tutrice sein compte reindre, ne pào pas non pllie ein fère faon.

Lè Français sont adè lè mimo : l'ont été fèrè chemolite avouè l'empereu de Russie et l'ont signi on contrat de mariàdzo qu'on ne sà ma fài pas ào justo cein que cein v'ao bailli.

Guelioumo prèdzè adè po la pé : mà ne l'ai faut pas sè fià : l'est on brelurin que pào amenà bin d'ao miqumaque pè lo mondo ; sè tsecagnè avouè quoui que sài ; la tanta Vittoire l'ai fà dza la potta et lè Godèmes ne pàovont ni lo vairè, ni lo cheintrè ; l'a idée de coumandà on mouè de naviois po que sài de que lè z'Allemagnès ein aussont atant què l'Angleterra ; mà on ne sà pas se cliào socialistes d'ao Grand Conset sarant d'accoo d'eimpliyi dinse la mounia po cliào folerà.

Po lo momeint, fà état d'alla miqumaque pè la China, que sarai ma fài bin fé se recèdiài n'a bouna dèdzalàè. Que dianstro a-te fauta d'allà tsecagni d'ai dzeins que ne l'ai dàivont rein ?

Lè Godèmes ont fè l'an passà on pecheint tire-bas ein l'honneu de cliìa que lè gouvernè. Et, ma fài, l'ont bin fé, kà vouaiequè soixante ans que la pourra vilha fà marsi avouè honneu lo gouvernèment. Stào dzo, on n'ein out rein dévezà : compto que pè cliào craminès que fà, la tanta Vittoire sè tint vai lo fornet avouè on bon choffepied et quo sè fot pas mau de la politiqua.

Ora po cein qu'ein est de la Suisse et d'ao canton de Vaud, n'y a pas grand tsoudze à derè non pllie : mà cein que m'a fè lo mè de plliès, c'est de vairè arrevà ion d'ai noutrès, monsu Ruffy, on citoyen d'attaque et on cràno zigue, à la pllice de Présèideint de la Confédération. Oi ma fài, respet et honneu por li et honneu assebin po Lutry ! Kà, mè assebin, ye su bordzài d'ao vingt-troisième canton et ora que lo Présèideint de la Suisse est de nourri coumouna, vegni vai no derè que ne sein d'ai sindze, vo pàodès comptà que vo sarià reçus à coups de chatons. C. T.

Quelques différences entre l'homme et la femme.

Tandis que l'homme est asservi à ses habitudes, la femme se dirige d'après les circonstances.

L'homme cherchera un marteau pendant une heure pour enfoncer un clou, la femme n'hésitera pas à taper avec les pincettes, le dos d'une brosse ou même avec le talon de sa bottine.

L'homme ne croirait jamais à la possibilité de déboucher une bouteille sans l'aide du tire-bouchons ; mais la femme se servira de n'importe quoi : d'une paire de ciseaux, d'un couteau ou même d'un crochet à bottines. Si elle ne réussit pas, elle aura vite fait d'enfoncer le bouchon au fond du goulot.

Pour l'homme, un rasoir n'est destiné qu'à un seul usage : raser une barbe. La femme a des idées plus étendues sur l'usage de cet instrument de toilette et l'emploiera sans scrupule pour tailler un crayon. Après cela elle écouterait avec une grande patience les plaintes amères de son mari contre les fabricants ou les aiguiseurs.

L'homme a-t-il un travail écrit à faire ? il faut que tout contribue à son bien-être : la table doit être à la hauteur voulue ; la plume, l'encre et le papier doivent réaliser la perfection ; la famille doit observer un silence respectueux, et les chut ! maternels sont seuls tolérés.

La femme, elle, se servira du premier fragment de papier qui lui tombe sous la main, ou même l'envers d'une enveloppe usagée : pour pupitre un livre lui suffit et pour table ses genoux. Puis, s'inspirant de la suction fréquente du bout de son manche de plume, elle lancera ses idées sur le papier, sans même avoir l'air contrarié si un enfant récite près d'elle un chapitre de grammaire ou d'histoire, ou si elle doit s'interrompre fréquemment pour aller voir dans la marmite si le dîner ne brûle pas.

Monsieur gronde si le papier buvard n'est pas à portée de sa main ; Madame souffle simplement sur la page pour faire sécher l'encre, agite la feuille ou l'applique sur le tubé de la lampe, au risque de la jaunir ou de l'enflammer.

Lui, maudit l'encre lorsqu'elle est trop claire ou trop épaisse ; elle, sans s'arrêter à ces détails, penche patiemment l'encrier chaque fois qu'elle doit y plonger la plume.

Chez l'homme, un adieu marque la fin d'une visite ; chez la femme, c'est le commencement d'un autre chapitre ; car lorsque les dames se séparent, c'est alors qu'elles ont le plus à se dire.

Enfin la lettre d'un homme se termine à la signature, excepté seulement pendant le temps où il est amoureux ; celle d'une femme au dernier mot du post-scriptum. X.

Les enfants et les mères.

Cette date du 1^{er} janvier nous a donné l'idée de rechercher, non pas comme sont traités les enfants chez les peuples civilisés (on connaît les coutumes européennes devenues de plus en plus uniformes), mais chez les peuplades sauvages où ceux de notre espèce se rapprochent encore de l'état de nature.

Cette recherche permet de constater une fois de plus que tous les membres de notre grande famille, si dissemblables que soient respectivement les modes d'existence des diverses races qui la composent, ont partout des traits caractéristiques communs.

Mais ce qui partout éclate, apparaît d'une manière irréfutable, c'est la puissance de l'amour maternel.

Les mères des Peaux-Rouges soignent leurs enfants, tout autant gâtés et par conséquent tout autant insupportables que les nôtres, avec une affection aussi attentive que celle des mères parisiennes ; les bébés indiens sont chéris, choyés, caressés, ainsi que les bébés nés dans nos demeures les plus opulentes, et la différence qui existe entre le marmot civilisé et le marmot sauvage ne commence à se manifester qu'après que l'intelligence est éveillée et que l'écolier peut profiter des leçons de la raison et de l'expérience.

Mais le berceau où repose le cher bambin est de la part d'une mère indienne l'objet de plus de soins peut-être que le berceau d'un petit Français ; celle-ci tisse habilement la laine avec des herbes, se livre aux travaux d'aiguille les plus compliqués, invente de riches broderies de verroteries pour orner le berceau. Rien de trop beau, rien de trop délicat pour le bambino.

Et avec quelle ingéniosité chez les peuplades les plus éloignées on cherche à l'amuser ! Partout les jouets sont les mêmes et prouvent l'ingéniosité des parents. Durant les longs mois qu'ils passent dans leurs tristes et obscures demeures, les petits Esquimaux sont abondamment pourvus de bibelots par la tendre attention de leurs parents, qui façonnent avec beaucoup d'adresse de jolies petites réductions d'ours, de renards, de phoques et d'oiseaux avec des dents et des os de morsures.

De petits traîneaux, des lances, des flèches s'ajoutent à la liste des jouets, y compris des poupées pour les petites filles, le tout en telle quantité que l'enfant ne tarde pas à avoir en miniature tous les objets qui constituent les accessoires de la rude existence de ses parents.

Et dans la plus lointaine des peuplades sauvages, durant l'hiver terrible, lorsque, au fond de sa cabane enfumée, la mère sauvage cherche à calmer les cris de son enfant ou à l'endormir par des chants, elle ne lui chante que des chansons où elle lui promet un avenir superbe. Elle lui dit qu'avec le temps ses petites jambes deviendront grosses et fortes comme les grands sapins de la forêt ; que ses petits bras acquerront des muscles aussi puissants que ceux d'un ours énorme ; qu'il sera toujours heureux à la chasse et très bon pour sa vieille mère, quand l'âge l'aura réduite à ne plus être qu'une pauvre créature impotente.

Et sur la tête du baby elle étale la graisse de l'os à moelle ou l'huile de poisson avec autant de soin et d'amour que sur les boucles blondes et soyeuses